

24 mars 2024, *Les Rameaux*, Alain Wirth

Thème : L'arrivée de Jésus à Jérusalem : L'autorité et le service

Lectures bibliques (PdV) : Zacharie 9.9-10 ; Luc 19.28-40 ; Luc 19.45-48

Je vous propose un bref retour de quelques années, au temps glorieux du règne de Roger Federer sur la planète tennis. Souvenez-vous de ses apparitions dans les grands stades des tournois du Grand Chelem. Sortant des coulisses, il entrait sur le court avec des sacs volumineux accrochés à ses épaules. A sa vue, les spectateurs se levaient et lui réservaient une standing ovation. Quant à lui, levant son bras, il saluait ses supporters. En ce temps-là, c'est ainsi que le roi Federer faisait son entrée dans le stade de Wimbledon, *son* stade.

En ce dimanche qui précède le week-end de Pâques, nous célébrons l'entrée de notre Roi dans sa capitale, Jérusalem. Son entrée dans *sa* capitale ... vraiment ? Ça reste à voir. C'est vrai que ça y ressemble. L'histoire que Luc raconte s'apparente à la visite d'un souverain antique qui se rendait à sa cité. Lorsqu'une telle visite était annoncée, la population locale décorait les rues de façon à faire de cette visite un événement triomphal. Quand le souverain arrivait, la population sortait, vêtue de blanc, à la rencontre de son héros ; ce souverain était par exemple un général victorieux. Pour honorer ce personnage important, on organisait des discours ainsi qu'une réception.

Quand c'est le souverain Jésus qui s'approche de Jérusalem, sa dimension royale perle dans son approche de la capitale d'Israël. Il commence par réquisitionner un âne. Ses disciples doivent se rendre au village d'en face pour aller y piquer un ânon, qu'ils trouveront attachés. Bien entendu, ça fera du foin ; le propriétaire de cet ânon ne va pas se laisser faire. Il faudra que les disciples s'en expliquent. « Vous leur direz, ajoute Jésus, que *le maître en a besoin* » (Luc 19.31).

Dans l'Antiquité, les réquisitions de vivres ou de montures sont une pratique courante ; elles concernent principalement les autorités militaires et politiques. Mais pour ce faire, il faut justifier la prise ; il faut avancer la clause d'un besoin. C'est la raison pour laquelle Jésus évoque la nécessité : « *Le maître en a besoin* ». Et s'il en a besoin, c'est pour accomplir la parole du prophète Zacharie (9.9) : « *Danse de toutes tes forces, ville de Sion ! Oui, pousse des cris de joie, Jérusalem ! Regarde ! Ton roi vient vers toi. Il est juste, victorieux et humble. Il est monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse* ». Jésus est le Seigneur promis ; il est le roi qui vient vers la capitale. Il lui faut donc recourir à un ânon. Comme le disait Jean Calvin : « Jésus a voulu montrer par un acte solennel quelle était la nature de son Royaume ».

Parce que justement, la dimension royale de l'épisode s'arrête là. Parce que, pour le reste, Jésus n'arrive pas comme un roi que sa ville acclame. A mesure qu'il progresse dans sa montée vers Jérusalem, un constat s'impose : La ville ne s'est pas préparée à sa venue. Pas de rue décorée ... pas de population vêtue de blanc ... pas de podium monté pour aligner les discours honorifiques. Bref, pas de tapis rouge. C'est la foule des disciples qui improvise un parterre déroulé de couleurs ; elle se dévêt pour déposer les tuniques au sol, afin que l'ânon les foulent de ses sabots. Quant à l'ânon, certes, il est fait royal pour un jour ... Mais où se trouve la noble selle qui sied au séant d'un roi ? Y'en a pas ! Ce sont les disciples qui, spontanément, en rassemblant leurs habits, vont fabriquer une selle d'apparat de fortune.

Quand l'équipe arrive vers Jérusalem, la foule reçoit Jésus chaleureusement. C'est une foule joyeuse qui l'acclame à voix forte, en disant : « *Que Dieu bénisse le Roi qui vient au nom du Seigneur* » (Luc 19.38a). Jésus, lui, laisse faire. Parce que ce qui se produit en cet instant, aux portes de la ville, est juste et légitime. Si Jésus est venu à Jérusalem, c'est au nom du Seigneur.

Dès lors, lorsque la foule crie « *Paix dans le ciel et gloire à Dieu* » (Luc 19.38b), elle a tellement raison de le faire. Bien entendu, elle ne comprend pas ce qu'elle chante ; mais, sans le savoir, elle prophétise. A son insu, elle annonce la paix dans le ciel. Je note avec intérêt que la louange de la foule fait écho à la louange des anges qui se sont manifestés à des bergers, il y a plus de 30 ans, pour se réjouir de la naissance d'un Sauveur pour le peuple.

Je rappelle les paroles de ce chant : « *Gloire à Dieu dans les cieux très hauts, et paix sur la terre pour ceux qu'il aime !* » (Luc 2.14). On retrouve la gloire, on retrouve la paix ; en revanche, le lieu de la paix a changé. Pendant trois ans, en Terre sainte, Jésus a révélé la paix de Dieu ; par son enseignement, par ses actes de restauration, il a manifesté la bonté de Dieu aux hommes. Désormais, à mesure qu'il s'approche de Jérusalem, une autre mission s'ouvre devant lui : Il lui faut maintenant ouvrir le ciel pour les hommes ; il faut maintenant que les hommes aient accès au Père ; ils ne doivent plus être séparés. C'est ce qui lui reste à faire : Servir Dieu et les hommes par sa mort ; donner sa vie pour acter la réconciliation et l'adoption.

Alors on comprend une chose : Si Jésus s'approche de Jérusalem, ce n'est pas pour régner sur une ville ; ce n'est pas pour s'emparer d'elle. Ce qu'il vient gagner, ce ne sont pas les murs de la cité ; ce qu'il vient conquérir, c'est le

temple, ce lieu de la prière que Matthew évoquait dimanche passé. C'est le temple que Jésus vient occuper, ce haut lieu de la verticalité ; ce lieu dans lequel, depuis des siècles, le ciel de L'Eternel et la terre du peuple font alliance.

Lorsqu'on lit le texte de l'arrivée de Jésus à Jérusalem, on est attentif au choix des verbes. Quand il est dit que Jésus arrive à Jérusalem, c'est le verbe « approcher » qui est employé : Jésus *avance* (v. 36) ; il *s'approche* de la ville (vv. 37, 41). Mais il n'est jamais écrit que Jésus *entre* dans la ville ; parce que, justement, Jésus n'est pas venu pour ça. Quand il *entre* enfin, après sa longue approche, c'est dans le temple : « *Jésus entra dans le temple et se mit à en chasser les marchands* » (v. 45). La voilà, la conquête, sa conquête. Le dimanche des Rameaux, nous célébrons Jésus venu pour, en patron, prendre possession du temple, pour lui succéder dans son office. En effet, dans quelques jours, quand Jésus se sera donné au monde, ce sera par lui, en lui, que le ciel et la terre seront réunis.

« *Que Dieu bénisse le roi qui vient en son nom ! Paix dans le ciel et gloire à Dieu au plus haut des cieux !* » (Luc 19.38). Cette louange impromptue qui parvient à ses oreilles, Jésus la laisse monter ... Mais pas les Pharisiens ; ne supportant pas la joie et la louange de la foule, ils s'interposent pour qu'elles cessent. Mais ça, Jésus ne laisse pas faire ; sa réaction est immédiate : « *Je vous le déclare, s'ils se taisent, les pierres crieront* » (Luc 19.40).

La louange au Seigneur est inarrêtable ; parce qu'il en est digne. Et s'il venait un jour que les hommes y renoncent, ce sont les pierres qui prendront le relais ; oui les pierres, pourtant symbole de mort et de silence dans la Bible ... Le jour où les humains intelligents cesseront d'acclamer la grandeur de L'Eternel, les pierres sans cœur ni aucune cervelle y consentiront volontiers. C'est du reste ce qui se produira de l'autre côté de la Passion. C'est Ephrem le Syrien, diacre au 4^{ème} siècle, qui l'a remarqué. Souvenez-vous de ce moment où Jésus expirera ; que se passera-t-il dans la foulée ?

C'est Matthieu qui nous renseigne : « *A ce moment, (...) la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux croyants qui étaient morts revinrent à la vie* » (Matthieu 27.51s). A la mort de Jésus, oui, les disciples se tairont ; la foule de ses fidèles se taira ; il n'y aura place que pour la mort et le silence du vide. C'est alors la terre et les rochers qui se manifesteront ; c'est eux qui clameront la vérité : La mort de Jésus est la défaite de toutes les morts. Et les pierres s'écarteront devant la puissance de Dieu manifestée en son Fils ; ils laisseront le passage à ceux qui étaient morts et qui recouvriront la vie.

La louange au Seigneur est inarrêtable ... Et je ne dis rien de la grosse pierre qui s'écartera pour laisser le passage au Christ ressuscité.

L'approche de Jérusalem par Jésus est de nature unique ; unique parce qu'ambiguë au siècle de Tibère et de Pilate. L'ânon est à la fois un marqueur royal et un signe d'humilité. Comme Calvin se permettait de l'écrire, en évoquant Jésus véhiculé par un ânon, assis inconfortablement sur un tas d'habits amassés dans la précipitation : « Son équipage était chose bien honteuse ». Dans sa personne et dans sa destinée, Jésus réunit à la fois la majesté et l'humilité, l'autorité et le service. Ce paradoxe est tel qu'il sera célébré jusque dans l'Éternité. En effet, ce paradoxe n'est pas réservé au ministère de Jésus de Nazareth ; il n'est pas limité à la période située entre Bethléhem et Golgotha. Ce paradoxe a une portée éternelle ; pour toujours, il alimentera notre adoration. Nous ne cesserons jamais de nous émerveiller devant le Fils qui réunit en lui deux dimensions incompatibles entre elles : La majesté et l'humilité, l'autorité et le service.

Le livre de l'Apocalypse, justement, nous ouvre une fenêtre sur l'éternité de cette adoration. Au chapitre 5, un des adorateurs de L'Éternel s'adresse à Jean dans l'une de ses visions ; il désigne le Christ qui se tient au centre de la scène : « " (...) *Regarde : il est vainqueur, le lion de la tribu de Juda, l'homme de la famille du roi David (...).* " Alors je vois un Agneau debout. Il est au milieu du siège royal (...). *L'Agneau semble offert en sacrifice* » (Apocalypse 5.5,6). A Jean, on présente un lion, « *le lion* ». Mais quand Jean oriente ses regards vers ce lion, ce qu'il voit, c'est un agneau. Qui plus est un « *Agneau debout, au milieu du siège royal* ». La position « *debout* » est celle du travail, non pas celle du règne. Dit autrement, Jean voit un agneau servant ; un « *Agneau offert en sacrifice* ». Jean s'attendait à voir un lion assis ; mais c'est un agneau debout qui se donne à voir.

Je cite ici le commentaire de Jonathan Edwards, théologien et métaphysicien du 18^{ème} siècle : « Le lion est impressionnant par sa force, la majesté de son apparence et sa voix. L'agneau est sacrifié pour servir de nourriture et pour sa laine. Dans ce texte de l'Apocalypse, nous voyons le Christ comparé à chacun d'entre eux, puisque les excellences des deux convergent merveilleusement bien en lui. Voici Jésus-Christ, une combinaison de traits parfaits que nous trouverions incompatibles chez n'importe quel autre sujet ».

C'est la raison pour laquelle, devant mes yeux, le Christ est insaisissable de profondeur : Je m'approche vers lui pour rencontrer le lion, mais c'est l'agneau

qui s'avance vers moi. Et quand je viens adorer l'agneau, c'est le regard du lion que je croise. C'est une impossibilité. A ça, il n'y a qu'une réponse intelligence de ma part : La capitulation de mon entendement et le don de mon adoration. C'est du reste ce que font les adorateurs de L'Eternel, dans la vision de Jean : « *Lorsque l'Agneau s'avance* », l'ensemble des adorateurs « *tombent à genoux devant lui* ». (Apocalypse 5.7,8).

Questions pour un partage

- T'est-il déjà arrivé de faire partie d'une foule en liesse, qui exprime sa joie avec force ? Que ressens-tu en pareille circonstance ?
- En arrivant à Jérusalem, inaugurant la semaine sainte, Jésus fait montre de son autorité et de son humilité.
 - a. En te remémorant les récits des Evangiles, quelles sont les manifestations d'autorité de Jésus qui te touchent particulièrement ?
 - b. Même question, mais cette fois relativement à son humilité, à son état d'esprit de serviteur
- Le livre de L'Apocalypse (5.5-8) rend compte de l'adoration rendue au Christ. Et toi, quand tu adores le Christ, que lui dis-tu ? Et quand tu adores le Père, en quoi ton adoration diffère-t-elle ? Enfin, qu'en est-il de ton adoration au Saint-Esprit ?
- En tant que chrétiens, nous sommes appelés à mûrir, nous approchant de la « *stature parfaite de Christ* » (Ephésiens 4.13). Ce qui signifie que, à l'image de Jésus, nous aussi sommes appelés à incarner le règne et l'humilité, l'autorité et le service. Dès lors, ton autorité, elle se manifeste comment ? Et ton humilité, on la reconnaît à quoi ?